

LE VAURIEN VINGT ANS APRÈS

1972 sera une année bien remplie pour l'AS Vaurien-France ! C'est en effet en France que se courra cette année le championnat du monde et le Club nautique de l'Elorn a accepté de se charger de son organisation, avec la collaboration des villes de Brest et de Kerhuon. L'épreuve se déroulera en rade de Brest du 28 juillet au 5 août.

Par ailleurs, le Vaurien va fêter son vingtième anniversaire, ce qui sera une occasion de réjouissances pour tous ceux qui ont des liens affectifs avec ce petit dériveur.

Florence Herbulot étant mieux placée que quiconque pour raconter les premiers pas de cet enfant de J.-J. Herbulot, nous lui laissons la parole.

Vingt ans, le Vaurien... déjà ! Vingt ans, c'est un bel âge, pour un bateau, pour une série. C'est presque l'âge de raison, si tant est qu'un Vaurien puisse jamais atteindre ce stade, et qu'il en ait envie, malgré sa bonne conduite...

Vous le trouvez sans doute un peu vieillot, un peu simpliste, un peu trop cramponné à ses principes et à ses « traditions »... Mais souvenez-vous, vous qui avez vécu ses débuts...

En 1952, le Vaurien, c'était la révolution ! C'était Jojo-la-Dynamite, l'empêcheur de régater en rond, le gâcheur de métier !

Quelle drôle d'idée, vraiment, de vouloir que tous ces petits jeunes gens qui s'en allaient passer leurs vacances sur des îles puissent ensuite acheter un bateau ! Ils n'avaient qu'à faire comme tout le monde, naviguer avec leur papa et se tenir tranquilles ! Seulement voilà, leurs papas, à ces jeunes gens, n'avaient pas toujours de bateau, et après une première prise de contact exaltante, la mer restait la grande bleue que l'on regarde de la plage, les pieds dans l'écume, avec nostalgie et envie... Le Caneton, le Sharpie de 9 m², c'était cher tout de même, 200 000 ou 250 000 AF.

Quelle drôle d'idée, avouez-le, de vouloir faire un bateau qui coûte le prix de deux vélos ! Il suffirait que deux copains choisissent la mer, ensemble, et on allait ouvrir les plans d'eau à tous les vélocipédistes en rupture de ban ! Quelle drôle d'idée...

Quand on aime quelque chose, on veut le faire partager. J.-J. Herbulot voulait que tout le monde puisse naviguer. L'idée était dans l'air, les écoles de voile poussaient à la roue, mais pour réussir, il fallait faire bon marché, facile à manier, léger... Le contre-plaqué Luterma ayant résisté au supplice de la bouilloire et au séjour sur le balcon, on fit en grand secret un prototype. Le numéro 00, construit rue d'Alésia, chez Philippe Viannay, par Mau-

rice Mène et Jean-Pierre Augendre, dut sortir sur la tranche, la porte étant étroite.

Ce Vaurien, ainsi nommé pour perpétuer le souvenir du grand briard que Philippe Viannay regrettait toujours, avait bien le nez un peu plus camus que sur le plan, mais il sut séduire : armé d'une voile de Firefly et d'un foc d'argonaute, il fit le bonheur des Glénans pendant tout l'été 1952.

Alain Coyaud, créateur des Cahiers du Yachting, commanda au Chantier Aubin un beau numéro 0, qui fut exposé sur les berges de la Seine, à l'occasion du Salon Nautique. A 55 000 AF l'unité, c'était une bombe ! On en parla beaucoup. La simplicité des formes, l'utilisation rationnelle des feuilles standard de contre-plaqué, le petit côté spartiate de l'accastillage avaient permis au Chantier Costantini de lancer la construction en série et d'envisager la fabrication de 200 bateaux : 200 bateaux d'un même type, c'était une grande première ! A la voilerie Le Rose, on pensait : « Ces Parisiens, ils sont fous ! On en fera quatre, dix peut-être de leurs voiles, mais cent jamais, ça c'est sûr ! » Pourtant, la fabrication des voiles aussi se faisait en série : laizes préparées à l'avance, ralingue piquée à la machine, c'était la première fois... évidemment !

Il était voyageur et hardi déjà, ce premier Vaurien : il séjourna quelque temps rue Danton, au siège du Centre des Glénans, puis grimpa au 12, rue Singer, chez son père. Ensuite, à Meulan, il se mit à la disposition de tous les amateurs désireux d'en tâter. Pendant l'hiver 1952-1953 et le suivant, ce fut moi le mousse : non sans peur parfois, car l'eau était froide, mais sans dommages, sans même un seul chavirage !

Quand l'AS Vaurien fut créée, en septembre 1953, ils étaient déjà 200 propriétaires. Les commandes affluaient, il fallut trouver



Le Vaurien No 0 à Meulan. A la barre : Jean-Jacques André. Au foc : Florence Herbulot.

de nouveaux chantiers : Martin, puis Besnard, Bonnin, Didier entrèrent dans le jeu. Le 1er janvier, il y avait 222 Vauriens. Le 15 août 1954, au moment du premier championnat national, à Bénodet, ils étaient 400 Vauriens en France, et le virus commençait à gagner, comme dans toutes les épidémies. Le premier pays touché fut la Belgique, par l'intermédiaire des Centres universitaires de voile et de Richard de Kriek.

Bateau populaire, bateau le moins cher, le Vaurien était parti à l'assaut de toutes les forteresses, à la conquête de tous ceux qui, sans lui, n'auraient jamais pu rêver de venir à la voile ou qui, du moins, auraient dû attendre encore de nombreuses années avant d'y songer.

Il avait de robustes adversaires, mais des amis solides aussi, et qui croyaient en lui : les Glénans, le

TCF, les Cahiers du Yachting... Grâce à tous ceux-là, le virus se répandit avec entrain. On trouve aujourd'hui des Vauriens jusqu'au fin fond de la Méditerranée, jusqu'au centre de la Tchécoslovaquie. Mais ceci est une autre histoire.

Comme le chat légendaire, le Vaurien doit avoir neuf vies : on a si souvent voulu le noyer, et si souvent il est réapparu ! S'il n'est plus un adolescent un peu gamin, un peu pied-de-nez, il ne faut tout de même pas qu'il se prenne trop au sérieux : un Vaurien avec des bretelles, de la bedaine et des lunettes, vous voyez ça d'ici ? Il faut qu'il soit fidèle à sa vocation. Le Vaurien, c'est encore aujourd'hui le moyen le moins cher de mettre deux personnes sur l'eau : et puis, n'oubliez pas, le Vaurien, c'était la révolution.

Florence HERBULOT